

tion du pays y gagne. A la veillée, dans les chau-mières et dans les villes, les jours de marché, tous ces Macédoniens parlent moins d'insurrection ou de réformes : si on les écoutait, on entendrait revenir dans leurs propos des mots qui sonnent étrangement sur cette vieille terre : Amérique, Granite-City, San-Francisco, Buenos-Ayres !

Le plus curieux, dans ce phénomène de l'émigration, c'est qu'il ne fait pas de mécontents, au moins en Macédoine ; chacun prend sa part de ce pactole américain qui coule dans les pauvres campagnes du pays de Monastir. Les Comitadjis eux-mêmes y trouvent leur compte ; ils n'autorisent l'émigration qu'en prélevant une taxe de vingt francs par tête à la campagne et de dix francs à Monastir. Le gouvernement, de son côté, voit avec plaisir un mouvement qui apporte de l'argent dans le pays, facilite la rentrée des impôts et satisfait tout le monde. Jusqu'à présent l'influence bienfaisante du mouvement s'est fait sentir surtout dans deux ou trois cazas. Quelques villages du vilayet de Salonique ont commencé à suivre l'impulsion ; le vilayet de Kossovo s'est mis en branle tout dernièrement ; d'Uskub sont partis, depuis le 4<sup>er</sup> janvier 1907 jusqu'au 4<sup>er</sup> novembre, 2.500 émigrants dont 150 pour la Nouvelle-Orléans, 300 pour Galveston, 50 pour Buenos-Ayres, le reste pour Indianapolis, Chicago, Saint-Louis, Springfield, Granite-City, etc. ; d'ailleurs, ce que quatre ou cinq mille émigrants peuvent faire facilement deviendrait plus difficile, impossible peut-être, à vingt, trente et quarante mille. Ce n'est pas que le travail manquerait en Amérique : la bonne main-d'œuvre à bon marché y fait prime ; les Macédoniens sont attirés vers l'Ouest ; plus ils s'éloignent, plus les salaires sont alléchants. Ce n'est pas non plus que les moyens